



Le marquis de Méjanès (1729 - 1786)



Le marquis de Méjanès légua à sa mort, le 5 octobre 1786, non à la ville d'Aix comme on le dit souvent, mais à la province de Provence ses prestigieuses collections de livres et des rentes pour les augmenter, à condition d'ouvrir une bibliothèque "en la ville d'Aix pour l'avantage du public". Sa volonté fut réalisée le 16 novembre 1810, mais qui était ce généreux donateur dont la bibliothèque, aujourd'hui classée, porte le nom ?

Jean-Baptiste Marie de Piquet, marquis de Méjanès, est né à Arles, le 5 août 1729, dans une famille de petite noblesse provençale. Son père Guillaume, seigneur de Méjanès, a pu faire ériger cette terre de Camargue en marquisat grâce à son dévouement pendant la peste de 1720 comme premier consul de la ville d'Arles.

Après de solides études à Paris, chez les jésuites, au collège Louis-le-Grand, le second marquis de Méjanès renonça à finir son droit pour prendre la succession de son père qu'il perdit à 17 ans. En 1759, à 29 ans, il épousa à Avignon Gabrielle-Marie de Massilian avec laquelle il n'eut qu'un fils, décédé à l'âge de six mois. Il n'est pas certain que celle-ci eût une vie très heureuse, le marquis ayant consacré sa vie à l'administration publique et à la passion, ruineuse, des livres.

Le marquis de Méjanès commença tôt une vie publique sur les traces de son père et de son arrière-grand-père : le 30 novembre 1760, après dix ans de participation au Conseil de ville d'Arles, il fut élu à son tour, à 31 ans, premier consul de la ville. Il le fut une seconde fois en 1774.

Ses préoccupations étaient à la fois progressistes : création d'une société d'agriculture, d'un service d'observations météorologiques, de vaccination dans les hôpitaux, mention des causes de décès sur les registres mortuaires, fin des inhumations dans les églises, etc., mais aussi jugées rétrogrades aujourd'hui : empêcher le dépeuplement des campagnes en conseillant d'interdire l'exercice des arts et métiers aux fils de paysans, et l'instruction aux enfants des hospices. Ainsi, les frères des Écoles chrétiennes auraient-ils dû, selon lui, limiter leur enseignement à la religion. Pourtant bibliophile, le marquis était d'abord propriétaire foncier, lecteur des physiocrates selon lesquels "la terre est l'unique source de richesses et c'est l'agriculture qui les multiplie".

Sa réputation d'administrateur rigoureux qui avait aussi défendu à Paris, en 1766, les intérêts de la ville d'Arles, conduisit le Conseil de ville d'Aix à l'élire, le 15 décembre 1776, premier consul de la capitale de la Provence et, à ce titre, premier procureur du pays.

Au cours de son mandat, prolongé en 1778, il proposa de nouveaux statuts à une Société d'agriculture qui lui permirent de se constituer. Emportée à la Révolution, celle-ci réapparut en 1808 pour devenir l'actuelle Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix. Au côté du président de droit Mgr de Boisgelin dont il gagna l'estime, il fixa au sein de l'Assemblée des communautés de Provence le montant des impôts locaux affectés aux travaux et aux dépenses d'intérêt général : creusement de canaux, entretien et construction de nouveaux chemins, encouragements à l'établissement de fabriques d'étoffes de coton, mousseline, velours ou soie,



à ses préoccupations d'administrateur physiocrate et de chasseur de beaux livres, etc. En honnête homme des Lumières, tous les champs du savoir l'intéressaient et le bibliophile se devait de posséder les meilleurs ouvrages dans chaque discipline.

Sa fortune, pourtant dévolue à l'achat de livres, ne lui permit pas toujours de suivre ses rivaux dans les nombreuses ventes aux enchères auxquelles il participait ou se faisait représenter. Plus jeune que la plupart d'entre eux, il n'en parvint pas moins à acquérir beaucoup de leurs trésors à la vente de leur bibliothèque. L'un de ces grands amateurs, de sept ans son aîné et à la fortune bien supérieure, lui survécut moins d'un an : le marquis de Paulmy, fondateur de la bibliothèque de l'Arsenal à laquelle la Méjanès peut être comparée en qualité.

Philippe Ferrand, Juillet 2010

